

# Confédération aime et sers



<http://www.aime-et-sers.com>

Nous avons indiqué dans le chapitre sur l'Alpha, que L'agressivité est un caractère, mais l'agressivité n'est pas la violence.

L'agressivité implique l'inclination à dominer parfois par indifférence à l'égard des droits des autres, mais plus souvent par volonté acharnée d'atteindre ses propres fins.

La violence est le fait d'agir avec une force extrême, soudaine ou injuste.

Dans l'agression, donc, l'accent est mis sur l'impulsion non provoquée, mais il n'y est pas question de force. L'agressivité est l'inclination à dominer, à atteindre ses fins par la force ou non ; La violence elle, se traduit exclusivement par des actes caractérisés par la force physique.

L'agressivité, comme nous l'avons déjà indiqué, est absolument nécessaire à la survie de notre société. C'est le caractère inné du potentiel agressif qui garantit que les obstacles seront attaqués, les jeunes défendus, que de nouvelles ressources alimentaires seront trouvées, que l'orthodoxie cèdera la place à l'innovation, quand l'environnement l'exigera,

Qu'une transformation sociale se produira lorsque les traditions tomberont en désuétude. L'idée que sans l'agressivité, force innée, la survie serait impossible, est au centre du principe de KONRAD LORENZ, de même d'ailleurs que l'idée laquelle cette survie impose des limites à l'agression,

Aucune population ne pourrait survivre si la compétition poussait ordinairement à des extrémités mortelles.

En sorte que, dans toutes les espèces, s'est constitué un ensemble de règles d'une infinie variété qui, tout en encourageant l'agressivité, décourage la violence.

Le problème de l'homme, notre problème, n'est pas que nous soyons agressifs, mais que nous enfreignons les règles.

Si à l'intérieur d'une même espèce, la violence se trouve freinée, il n'en est pas même, l'ors que les règles sont enfreintes par un individu étranger au groupe.

Nous allons parler maintenant, de deux expressions très différentes de la violence humaine, les batailles entre groupes de partisans sociaux, et, les batailles entre sociétés organisées.

La guerre étant considérée comme la moindre des deux menaces pesant sur l'avenir de l'humanité c'est d'elle que nous parlerons tout d'abord.

La destruction de Hiroshima et de Nagasaki, avait laissé penser qu'une nouvelle guerre mondiale était impossible, et que les combats terrestres qui depuis l'aurore de la civilisation avaient procuré à l'espèce humaine sa principale stimulation étaient désormais dépassés.

Comment alors pourront nous nous passer de guerre, car la guerre et la victoire des armes ont, durant toute notre histoire, été les ultimes arbitres dans les querelles des peuples.

ROBERT ARDREY écrit dans « Les enfants de Cain » : « Aucun homme ne peut considérer la voie de la guerre comme bonne, elle a simplement été notre voie. Aucun homme ne peut voir dans l'éternelle lutte armée chose qu'un gaspillage et une folie. Elle a simplement été le

moyen d'arbitrer nos querelles.

N'importe quel homme est capable de proposer des solutions raisonnables qui ne seraient pas le jugement des armes. Mais nous ne sommes des êtres de raison qu'à nos propres yeux. Il concluait que selon toute probabilité, la solution de facilité que constituait le cataclysme ne serait pas celle que nous choisirions, et que nous devrions d'une manière ou d'une autre, choisir une existence sans guerre. Mais on peut encore se poser la question : « L'homme peut-il survivre sans ses guerres et sans ses armes ? » ARDREY ajouta : privé de la lutte armée, l'homme devra adopter un nouveau mode d'existence, trouver de nouveaux rêves, une nouvelle dynamique, de nouvelles expériences pour l'occuper, de nouveaux moyens de résoudre ses problèmes et de protéger ce qu'il considère comme bon. Et il les trouvera ou alors, c'est lui qui sera perdu. Lentement, ses gouvernements perdront leur force, et ses sociétés leur intégration. L'ordre éthique, protégé tout au long de l'histoire par le jugement des armes, tombera en miette. Des querelles insolubles déchireront des peuples jadis unis par le sens du territoire. Des conflits sans issue diviseront des nations jadis unies par un rêve commun. L'anarchie, ultime ennemie de l'homme sociale, fera préférer ses cellules cancéreuses, dans le corps de notre espèce. Des nations bandits, feront de la volonté humaine un otage, assurées qu'aucune force supérieure ne protégera la victime. Des gangs imposeront leur loi au monde social assurés que l'ordre déclinant ne trouvera pas le moyen de se protéger. Chaque soir, nous referons avec nostalgie notre lit familial, en hommage à des souvenirs ancestraux. Chaque jour, nous reprendrons notre lutte inégale contre l'extinction. C'est la voie la plus rude, dont le terme est un gémissement. Les enfants de Cain « .

Depuis que ces lignes ont été écrites en 1971, si la peur de la guerre a décliné, une prédiction s'est trouvée confirmée : la violence humaine, jadis assouvie sur les champs de bataille, cherche aujourd'hui à s'assouvir dans les rues des villes.

Mais il y a là un paradoxe. La guerre organisée, bien qu'elle fut dans le monde des vertébrés le triste et exclusif privilège des hommes, trouvait en réalité des justifications dans la loi naturelle, tandis que la violence sociale, par laquelle l'humanité tant à la remplacer, brise toutes les règles des espèces. Quelques puissent être les dommages causés par la guerre, ils unissaient pourtant les sociétés, renforçaient le contrat social et donnaient à la xénophobie animale un moyen de se manifester. Si nous voulons comprendre le sabotage, l'émeute, les enlèvements et assassinats politiques, il nous faut étudier de plus près le concept « . Quand nous avons parlé du territoire, nous avons parlé du caractère universel de la xénophobie animale. L'étranger est chassé de l'espace sociale d'un groupe et assailli s'il insiste. L'étranger est donc celui qui entre dans un autre groupe que le sein. L'étranger est aussi celui qui se comporte d'une façon étrange. TIMBERGEN « écrit : Dans la société humaine qu'elle soit primitive ou civilisée une réaction force instinctive similaire peut-être trois stades dans l'attitude de défense sociale de la masse. Le premier consiste à rire d'un individu qui se comporte d'une façon insolite, ce rire tendant à le forcer à entrer dans la norme, c'est-à-dire à adopter un comportement conventionnel. Le deuxième est une réaction de retrait ; l'individu en cause s'est rendu impossible et ses compagnons l'ignorent, ce qui considéré du point de vue de sa signification biologique, représente pour la personne "anormale" une incitation encore plus forte à se comporter normalement. La troisième réaction, la plus violente, consiste à manifester une hostilité ouverte qui fera de violente, consiste à manifester une hostilité ouverte qui fera de l'individu un paria, et aboutira même dans les sociétés primitives à sa mise à mort. Devant ce qui est étrange, le comportement agressif devient aussitôt violent.

Le rejet de l'étranger, qu'il soit incarné par celui qui se comporte étrangement, ou par le véritable étranger, se combine avec la distance sociale de HEDIGER, la distance maximum à laquelle un membre d'un groupe social s'écartera de ses compagnons familiers, pour cimenter l'intégrité sociale dans les groupes d'animaux. Ce rejet ne se traduit pas nécessairement par un recours à des moyens énergiques, comme la défense du territoire ou par des manifestations d'antagonismes. La xénophobie peut très bien s'exprimer, entre les groupes, par le simple fait de s'éviter mutuellement. Surtout lorsque l'espace n'est pas limité.

La xénophobie animale est un facteur de la vie de toutes les sociétés organisées, la société ouverte n'existe pas dans la famille des primates. L'étranger est nécessaire et l'antagonisme à son égard a une base logique incontestable. L'hostilité donne l'assurance que le groupe sera

constitué que de familiers, elle unit ce groupe par le processus que ARDREY appelle complexe amitié-inimitié. Si une société animale est fondée sur un territoire, la défense commune de ce territoire contre l'intrusion d'un étranger, non seulement exalte l'énergie, mais entraîne confiance et sacrifice commun de même qu'un groupe humain défendant sa patrie, à rarement des difficultés avec son contrat social.

Est-il étonnant que la guerre, satisfaisant des besoins aussi naturels, soit aussi ancienne que l'humanité ? Est-il étonnant que l'homme, comme les autres animaux sociaux, porte en lui un double code de comportement ? Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, il doit y avoir peu de groupes humains qui ne fassent pas de différence entre la mise à mort d'un de leur membre et celle d'un étranger. La première est un meurtre, l'autre un acte de courage.

WASHBURN écrit : Quelle que soit l'origine de ce comportement, il a eu des effets profonds sur l'évolution humaine, et il est presque certain que toutes les sociétés humaines ont regardé la mise à mort de membres de certaines autres sociétés humaines comme souhaitables.

La guerre organisée est l'acceptation sociale d'un comportement violent, aussi longtemps qu'il est dirigé vers l'extérieur.

La guerre, telle que nous l'avons connue, n'est rien de plus qu'une institution culturelle, comme le foyer ou le marché, fournissant de multiples satisfactions à diverses exigences biologiques, propres aux espèces sociales. Il semble invraisemblable qu'une institution aussi efficace ait jamais pu être abolie, sauf par le caractère de la guerre elle-même, mais cela c'est ce qui s'est produit de notre temps. Le fait que ma guerre soit devenue impraticable et démodée prouve qu'en tant qu'institution elle n'est pas, en soi, une expression génétique. Ce qui est inscrit dans notre héritage génétique, c'est le rejet des étrangers et probablement la propension à la violence. Ces goûts là n'ont pas été abolis. Tout ce qui tend à disparaître de la scène humaine, c'est l'institution qui jadis a permis de les satisfaire sans dommage pour l'intégrité de la société. Et c'est ainsi que subconsciemment, nous apportons une réponse à la question : Comment nous passons-nous de la guerre ? Nous transférons des énergies jadis dirigées vers l'extérieur dans une action dirigée vers l'intérieur, la violence sociale. Mais cette action pose un problème de taille, car il nous faut alors inventer des étrangers.

